

Thierry
DI ROLLO

**LE SYNDROME
DE L'ÉLÉPHANT**

roman

Le Syndrome de l'éléphant

DU MÊME AUTEUR

Number Nine, roman

Archeur, roman

La Lumière des morts, roman

La Profondeur des tombes, roman

Meddik (ou Le rire du sourd), roman

Les Trois Reliques d'Orville Fisher, roman

Cendres, nouvelles

Thierry Di Rollo

Le Syndrome
de l'éléphant

roman

DENOËL

PREMIÈRE PARTIE

LE PASSÉ FLOU

I

Les deux voleurs

1

Le plus dur, ç'a été le transport du cadavre. Le plus dur, pas le plus horrible.

Il faisait sombre, dans le grand salon. Jocelin et moi avions pénétré à l'intérieur de cette demeure cossue en pleine nuit, après nous être assurés trois jours durant, à la faveur de veilles interminables, qu'elle était bien vidée de tous ses occupants.

On commençait toujours par la surveillance des environs proches. Nous nous relayions toutes les quatre heures, et j'avais ainsi le temps, en scrutant l'entrée de ces maudites bicoques, de refaire tout le chemin de ma courte vie à l'envers ; de penser à ce qu'auraient pu être mes journées sans Jocelin, une

seule d'entre elles, même. C'était inutile, nous travaillions en équipe depuis trop d'années, maintenant. Les minutes passaient, Jocelin ronflait, et j'en arrivais presque à envier l'ennui insondable que procure la Mort.

J'avais repéré la villa le premier. Elle trônait là, à flanc de coteau, entourée de bosquets régulièrement essartés. Le propriétaire possédait donc assez d'argent pour ordonner à ses sbires de nettoyer le périmètre. Blancs et propres étaient les murs, nette et sage la nature. Comme une erreur posée sur le monticule, à quelques kilomètres du village le plus proche.

Jocelin avait garé la DS dans le prolongement du sentier reliant la route départementale à l'entrée de la grille, profitant ainsi d'une petite virgule de chemin en impasse dissimulée par les arbres. Trois jours à l'intérieur de la voiture à ne rien surprendre, sinon le trottement d'un écureuil sale devant toute la longueur du portail ouvragé, le premier soir, la maraude des rats et le sautellement d'une pie sur le mur d'enceinte, le reste du temps. Puisque c'est tout ce que j'ai pu apercevoir.

Quand je me réveillais, brusqué par les mains de Jocelin, je procédais à un méthodique étirement de mes membres, paumes plaquées au plafond bas, pieds raclant le tapis humide du plancher. Puis le court dialogue, toujours le même, recommençait.

— Rien à signaler, Jocy ?

— Même pas la queue d'un rat.

Il mentait. Les rongeurs pullulaient aux abords du sentier ; Jocelin ayant pris son quart au crépuscule, il en avait forcément surpris quelques-uns surgissant des frondaisons.

Le premier reniflement que j'entendais depuis mon réveil survenait, et mon grand maigre enchaînait :

— On a déjà veillé tout un jour et demi, Launey. Tu ne crois pas que ça suffit ? Il n'y a visiblement personne, ici.

Il mentait encore. Le cadavre l'a d'ailleurs prouvé.

Je portai mon regard par-delà l'entrée : la façade de la maison offrait toujours ses volets fermés, une absence totale de lumière. L'ensemble ressemblait à la désolation solitaire des grandes pyramides, la grâce architecturale en moins.

On a fini par pousser le portail aux heures les plus creuses de la troisième nuit. Je tenais à rester prudent. Le début des opérations s'est ainsi conformé en tous points aux cambriolages en règle que nous avons perpétrés déjà des centaines de fois. Les gestes routiniers étaient sûrs, silencieux,

une vraie sinécure. C'était dans ces moments-là que j'appréciais la collaboration de Jocelin.

Nous ne distinguons quasi rien, dans l'obscurité, mais l'expérience aidant, tous les intérieurs trahissent plus ou moins la même prévisibilité. L'entrée et le couloir distribuant les pièces, parfois surmontés d'un étage réservé aux chambres. La villa présentait justement cette particularité : ni Jocelin ni moi ne sommes allés aussi haut. La première salle visitée, le grand salon, aura été la bonne. Ou la mauvaise ; tout n'est qu'une question de point de vue.

Il n'y avait rien à grappiller au sein de ce bric-à-brac de meubles lourds, de tableaux noirs de nuit, d'appliques et de lampadaires inutiles. La pièce exhalait un remugle de vieux bois ciré, peut-être rehaussé de l'odeur âpre des tentures qui recouvraient toutes les parois. Mes réflexions poussives m'amenaient à en conclure l'inévitable : il nous faudrait grimper à l'étage pour espérer dégoter dans les chambres de quoi nous rembourser. Le type est apparu à la même seconde.

Nous tournions le dos à l'accès du salon, n'avions rien entendu. Mais c'est toujours comme ça lorsqu'une conviction détermine la moindre de nos perceptions.

La voix nous a dit :

— On peut savoir ce que vous branlez ici, messieurs ?

J'ai tout de suite compris que l'on avait affaire à un connaisseur, et qu'il n'en était certainement pas à sa première paire de monte-en-l'air miteux dans notre genre. Je ne pouvais pas m'assurer de la réaction de Jocelin, debout à ma droite, tout près du lampadaire qui flanquait le canapé. J'ai simplement remarqué qu'il ne levait pas les bras ; les miens battaient l'air, sans même que l'on m'ait demandé quoi que ce soit. J'ai bien songé à un détail stupide, sur le moment : pourquoi l'autre imbécile n'allumait-il pas tout bonnement le salon ? Il se trouvait sur le seuil de l'entrée.

La question en est restée là.

Les quatre coups de feu rapprochés ont retenti, le bruit mat du corps chutant sur le parquet s'est intercalé entre le deuxième et le troisième tir.

Je n'ai pas eu peur puisque je ne voyais rien ou presque. Le énième reniflement m'a seulement renseigné sur ce que je voulais savoir. Et le commentaire de Jocelin a pu emplir la nuit du salon, lapidaire, profondément philosophique. Il s'adressait au cadavre.

— C'est nous qui continuerons de bander. Toi, tu peux aller te branler en enfer.

Plusieurs idées m'ont alors traversé l'esprit. L'immense soulagement d'être encore en vie, la source monumentale d'emmerdements qu'allait engendrer le type désormais raide mort sur le plancher, la salutaire réaction de Jocelin en même temps que son incommensurable connerie. En fait, toute cette succession de pensées inconciliables et puantes d'égoïsme, au seul service misérable d'une survie : la mienne. J'ai grommelé, en proie à un marasme épouvantable :

— Et maintenant que tu sais que ta queue te servira encore quelque temps, tu peux me dire ce qu'on va bien pouvoir foutre de ce cadavre que tu nous as brillamment mis sur les bras ?

2

Non, franchement, nous n'avions rien laissé au hasard. La grille de l'entrée n'était pas verrouillée, et nous n'avions eu qu'à entrer comme de simples visiteurs. Jocelin me précédait de sa démarche légère, au long du grand parc entourant l'habitation ; la lune n'allait faire sa réapparition qu'en fin de semaine.

Parfois, je levais les yeux sur la maison qui se rapprochait, pour détecter une éventuelle lumière perçant les volets. Aucune présence ne semblait se manifester ; l'édifice respirait la même tranquillité que lors de notre surveillance à bord de la DS.

Jocelin était fourbi de l'attirail habituel : une lampe de poche, un pied-de-biche, et son vieux revolver rangé dans le holster qu'une veste ample cachait aux regards. Je fermais la marche, équipé quant à moi d'une torche de secours ; et nous nous contentions de progresser dans le noir pour augmenter les chances de passer inaperçus.

Enfin arrivés devant la porte de l'entrée, Jocelin, par paresse, sans doute, pied-de-biche logé au creux de sa main gauche, avait tenté d'actionner la poignée, espérant peut-être que le battant pivoterait aussi facilement que la grille du parc.

— Il va falloir la forcer, avait-il diagnostiqué logiquement.

Plaçant l'outil à l'endroit stratégique, sans même tâtonner quelques instants à la recherche de la fente du chambranle, il avait imprimé un coup sec sur le haut de la barre. Puis un deuxième. Et la structure avait cédé.

Nous pénétrions dans le hall. L'escalier menant au premier étage s'élevait devant nous, ou plutôt ce que l'on pouvait en voir, au milieu d'une telle

obscurité. Et en y repensant, je me dis que les choses auraient pu prendre une tout autre tournure si l'on avait seulement daigné commencer par le haut. Au lieu de cela, on avait préféré s'égarer dans ce satané salon, là où j'allais allumer ma lampe, au moment précis de l'entrée en scène de notre valeureux cadavre.

Je maudissais Jocelin d'avoir été aussi impulsif, mais, en même temps, je me rendais compte qu'il ne pouvait guère faire autrement. Assommer cet olibrius, peut-être ?

J'ai répété, dans cette saloperie de mauvais rêve que nous étions en train de vivre :

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait, Jocelin ?

— On s'en débarrasse.

Ça tombait sous le sens, indubitablement. Il ne restait plus qu'à savoir comment.

J'ai allumé ma propre torche. Le canapé s'intercalait entre nous et le cadavre. Le type gisait sur le dos, tête dirigée vers l'entrée, corps massif, apparemment tout en muscles, de biais par rapport à l'axe du mur.

Jocelin a lâché, placide :

— Un moustachu.

Le mauvais rêve s'effiloçait.

— Et tu crois que c'est ça qui va nous aider à nous en débarrasser ? Il a l'air de peser ses quatre-vingt-dix kilos, au moins.

Je sentais le sourire si particulier de Jocelin, ce rictus qu'il décochait de temps à autre pour me taquiner. Je le devinais, parce que le faisceau de ma lampe restait braqué sur le corps.

J'ai contourné le canapé, me suis agenouillé auprès du cadavre. J'y ai compté deux trous sanglants sur la poitrine, un autre se réduisant à une bouillie de chair aux abords de l'épaule. Les trois derniers tirs de Jocelin. Et c'est là que l'évidence s'est brusquement imposée à moi.

— Tu vas certainement m'expliquer comment tu as pu le dégommer dans ce noir complet ?

Jocelin ne bougeait pas de l'endroit où il avait tiré, et m'a répondu, calme, comme si tout allait de soi :

— L'éclair des flammes provoqué par le premier tir. Et qui m'a donné juste assez de lumière pour repérer sa position.

Ça se tenait. Nos yeux s'étaient habitués à l'obscurité depuis trop longtemps pour ne pas tirer parti de la moindre étincelle. C'est du moins ce que j'ai cru sur le moment.

Jocelin a aussitôt enchaîné.

— Ça me rappelle l'histoire de ce divorcé. Un

type à qui les flics venaient reprendre le gosse, parce qu'il avait abusé de son droit de visite.

— Et alors ?

Alors, Jocelin m'a raconté son histoire. Et je ne voyais pas où il voulait en venir.

— Ce que je veux dire, Launey, c'est qu'il ne faut jamais se tromper de cible.

— Il y avait peut-être un autre moyen.

— Je ne crois pas. Au cas où tu ne l'aurais pas encore remarqué, ce type était armé.

J'ai grimacé, observé plus attentivement ; le pistolet reposait en effet sur le sol, à proximité du flanc gauche, en bordure du cercle de mon faisceau toujours projeté sur le buste du cadavre.

D'une certaine manière, la messe était dite.

3

Je me suis rendu compte que je n'avais toujours pas éclairé le visage, ou plutôt que je n'y avais pas réellement porté le regard jusqu'alors. J'ai dirigé ma lampe sur la figure blême, la bouche crispée par la souffrance, les deux yeux fixes et grands ouverts, et la moustache.

Ce type, probablement le gardien des lieux en l'absence des propriétaires, arborait une quarantaine défraîchie ; deux cernes soulignaient ses paupières inférieures tombantes, et si son nez fin s'affaissait sur la lèvre poilue, c'était peut-être à cause de la Faucheuse qui lui avait rendu une très courte visite, pour le laisser raide mort.

J'ai avisé la mare de sang qui s'évasait autour de son torse, grignotant le parquet, s'élargissant en corolle noire vers le crâne, et je me suis dit que, si l'on ne faisait rien, la flaque s'étendrait bientôt jusqu'aux plinthes de la porte du salon. Enfin, et c'était le pire à mes yeux, j'avais la sordide impression que cette tache interminable décrivait le parcours de notre cauchemar lent, depuis notre entrée dans cette maison noire de nuit. Comme une folie tenace qui ne fait que grandir, grandir, inexorable.

J'ai redit à Jocelin :

— Mais qu'est-ce qu'on va en foutre, bon dieu ?

Ce à quoi il m'a répliqué, toujours aussi impavide :

— On le charge dans le coffre, on fait quelques kilomètres, on trouve un endroit tranquille, on l'enterre ou on le jette à l'eau, et puis on s'en va.

— Le seul problème, c'est qu'à ma connaissance, tu dégommes quelqu'un pour la première fois.

— Et après ?

Le ton égal de Jocelin commençait à m'agacer.

— Pauvre débile ! Tu vas probablement creuser la terre avec tes mains ?

— Cette baraque a un grand parc régulièrement entretenu, on a pu s'en rendre compte pendant le guet. En cherchant bien, on trouvera forcément des outils dans le garage ou ailleurs.

— Bien sûr. On pourrait aussi dîner avant de reprendre la route ? Qu'est-ce que tu en dis ?

J'avais braqué le faisceau sur son grand corps efflanqué. Je l'ai vu seulement hausser les épaules d'un air détaché, pour me dire :

— Pourquoi pas ? Tu n'as pas faim, toi ?

Et je ne pouvais m'empêcher de le détester, de vouloir me jeter sur lui pour le rouer de coups, sans pouvoir m'arrêter.

— La surveillance, justement, ai-je fait d'une voix aigre. Tu peux me dire ce que tu as foutu, pendant tes quarts ?

— La même chose que toi.

— C'est bien ça qui coince. Moi, je suis persuadé que tu as vu quelqu'un. Que tu l'as vu.

Jocelin se rapprochait, contournant à son tour le canapé. Il s'est immobilisé à ma hauteur, déployant sa longue carcasse juste au-dessus de moi ; j'étais toujours accroupi auprès du cadavre.

Thierry DI ROLLO

LE SYNDROME DE L'ÉLÉPHANT

Thierry Di Rollo, né en 1959, est l'auteur de six romans de science-fiction : *Number Nine*, *Archeur*, *La Lumière des morts*, *La Profondeur des tombes*, *Meddik*, *Les Trois Reliques d'Orvil Fisher*, et d'un recueil de nouvelles, *Cendres*. La pesanteur de ses intrigues, la noirceur de ses décors, la précision hors norme de son écriture lui ont valu une presse abondante.

Une nuit, Launey et Jocelin, deux voleurs habitués à travailler en équipe, tombent sur un os. Un pépin difficile à avaler, puisque jusqu'alors il n'y avait jamais eu de problème, jamais la moindre rencontre importune. En effet, Jocelin possède un véritable don pour repérer les maisons que l'on peut cambrioler sans risque.

Le sang coule.

Les deux voleurs se retrouvent avec un cadavre sur les bras et leur relation change à jamais : pour l'un, tout est fini ou presque ; pour l'autre, l'histoire ne fait que commencer... Car le don de Jocelin pourrait bien être la malédiction de Launey.

Avec ce roman court, au style précis, d'une rare économie, Thierry Di Rollo traque les fantômes du passé, explore la mémoire de ses personnages interlopes, ces grandes profondeurs où ne gît que folie. Il est des passages de relais douloureux, perturbants. En voici un.

DENOËL
www.denoel.fr

B25976.1  05.08
ISBN 978.2.20725976.4
15 €

Extrait de la publication



9 782207 259764